

Algonquins. Au contraire, les Hurons, Iroquois et toutes les nations qui ont rapport à la langue Huronne, sont sédentaires, ont des bourgades, font des champs, cultivent la terre, trafiquent chez les autres nations, sont plus policés, ont comme des officiers parmi eux pour toutes sortes de choses.

Faisons la description de la vie des Algonquins, après quoi nous parlerons de celle des Hurons.

L'Algonquin, comme j'ai dit, est errant et vit de chasse et de pêche; et pour cet effet ils ont de petits vaisseaux, que l'on appelle ici canots, faits d'écorce de bouleau, et renforcés par dedans de demi-cercles de bois de cèdre : cela est fait si prodigieusement qu'un homme seul porte aisément un de ces petits vaisseaux, quand il est question de traverser les bois, pour aller d'une rivière à une autre; et cependant il s'y embarque, lui, sa femme et ses enfans, ses armes, sa maison et le reste de son bagage. Il y a des canots de deux, de trois, de quatre et de cinq brasses.

Leurs maisons consistent d'ordinaire en trois écorces de bouleau, qui ont environ chacune une aulne de large, et trois à quatre aulnes de long, qui se plient comme fait un tableau quand il sort de chez un peintre : ils étendent ces écorces le soir quand ils sont arrivés, sur trois ou quatre perches en rond, qui vont en pointe vers le haut, en sorte que la cabane est ronde, large par en bas, et rétrécissant par le haut. C'est d'ordinaire la femme qui fait la cabane, qui décharge le canot, allume le feu, et dispose le souper, pendant que l'homme allant faire un tour dans le bois, va voir s'il ne trouvera rien à tuer. La femme doit aussi disposer le lit, allant couper la che un paquet de branches de sapin, qu'elles étendent sur la terre pour se coucher; c'est elle qui doit couper et apporter tout le bois nécessaire pour la maison. Quand les hommes ont tué quelque animal, c'est aux femmes à aller quérir la viande : car elles leur servent comme des porte-faix, elles écorchent les animaux, elles en étendent et font sécher les peaux, elles les passent après pour s'en couvrir; car nos sauvages ne vont pas nus, comme font ceux qui sont du côté des îles St. Christophe, seulement ils ne se couvrent point les bras, sinon quand il fait grand froid.

Les sauvages généralement parlant, tant hommes que femmes, sont fort bien faits; et on en voit fort peu parmi eux qui aient des défauts de nature, comme d'être louches, bossus, boiteux, à moins qu'il ne leur soit arrivé par accident.

Ils sont basanés, les enfans qui naissent sont blancs comme des Français, et cette couleur basanée ne leur vient qu'avec l'âge. Les hommes n'ont point de barbe, ils ont tous les cheveux noirs et gros, tant hommes que femmes, se les graissent fort souvent. Les Algonquins les portent d'ordinaire forts longs.

Ils sont naturellement timides, cruels, dissimulés, complaisans, ingrats, surtout les Algonquins, hardis demandeurs : mais le plus grand mal que j'y vois, c'est qu'ils sont extrêmement vindicatifs, et garderont vingt ans le dessein de se venger, sans le faire paraître; cependant ils cherchent toujours l'occasion d'avoir quelque prétexte qui les mette à couvert. Ce n'est point leur coutume de faire paraître leurs rancunes ou n'est point leur coutume de se battre à la rencontre, ou seul à seul, vertement, comme de se battre à la rencontre, ou seul à seul, comme on fait en Europe. Un homme serait odieux parmi eux qui l'aurait fait; et comme ils sont heureux d'avoir occasion de faire pièce à leurs ennemis, et être à couvert, c'est une des causes qui les rend si passionnés pour s'enivrer, estime que quand ils ont frappé ou tué quelqu'un dans leur ivresse, cela ne leur est point à déshonneur, disant que c'est la boisson qui l'a fait et non pas eux; cependant ils volent de la joie dans leurs cœurs de s'être vengés : de là vient que les sauvages ne boivent quasi jamais que pour s'enivrer, et ensuite faire pièce à quelqu'un qui leur aura rendu quelque déplaisir, ou pour assouvir quelque autre passion brutale. C'est ce qu'a fort bien reconnu monsieur notre évêque, et ce qui l'a rendu si zélé à s'opposer à ceux qui donnaient de la boisson aux sauvages, dont ils s'enivraient incessamment, et d'où

naissaient des désordres funestes, que la piété des gens de bien ne pouvait supporter : car il est très certain que les sauvages ne boivent point par délicatesse, ni par nécessité; mais toujours pour quelque mauvais dessein : et cela est tellement vrai, qu'on n'avait jamais vu, ni entendu parler parmi les sauvages, des maux qui se sont faits depuis qu'on leur a donné de ces boissons enivrantes : car les sauvages de leur naturel ne sont point capables de grandes malices, comme sont les Européens; ils ne savent ce que c'est que de jurer. Quoiqu'il y en ait parmi eux quelques-uns qui soient larrons, ils ne dérobent jamais avec effronterie, ni même avec adresse, du moins les Algonquins, quoiqu'ils ne manquent pas d'esprit.

Ordinairement tous les sauvages ont l'esprit bon, et il est bien rare de voir parmi eux de ces esprits bêtes et grossiers, comme nous en voyons en France parmi les paysans. Ils craignent plus une réprimande de leurs parents ou de leurs capitaines, que l'on ne fait en Europe les roues et les gibets; car vous ne voyez point de désordre parmi eux, quoique les pères et les mères n'aient point de châtimement pour leurs enfans, non plus que leurs chefs pour leurs inférieurs, que des paroles de réprimande; et j'en ai vu qui se sont empoisonnés; d'autres se sont pendus, ou pour avoir reçu, ou de peur de recevoir une correction de leurs parens, ou de leurs capitaines, et cela pour quelques petites fautes qu'ils avaient fait. C'est d'où vient que quand il s'est fait un meurtre, on ne s'en prend point à celui qui l'a fait, mais aux capitaines, qui sont obligés de satisfaire aux parents du défunt; et comme la satisfaction est considérable, et que cela donne de la peine au capitaine, cela donne une telle confusion à celui qui a fait le mal, que quoiqu'on ne lui dise rien, il se bannit ordinairement le reste de ses jours, et cela retient tous les autres en bride.

Ils respectent beaucoup leurs capitaines, et leur obéissent promptement, surtout quand ils ne sont pas vicieux : car quand ils le sont, ils les méprisent fort, disant, qu'un homme qui ne peut pas se commander soi-même est incapable de commander autrui.

Ils ne sont point d'ordinaire avaricieux; cela vient de ce qu'ils ne se soucient pas de rien amasser, (particulièrement les Algonquins) qui vivent au jour la journée : ils n'ont point de soin.

La libéralité parmi eux est estimée; c'est d'où vient que les capitaines sont ordinairement plus pauvres que les autres : car quand ils commencent à paraître, ils donnent tout, pour attirer l'affection de leurs gens, qui par après leur font plusieurs présents, et les nourrissent quand ils commencent à vieillir.

Ils ne sont point plus braves les uns que les autres, les meilleurs chasseurs sont les mieux accommodés.

Ils ne savent ce que c'est de se faire servir, chacun se sert soi-même.

Le métier des hommes Algonquins, c'est d'aller à la chasse, à la pêche et à la guerre, en traite aux nations éloignées, et d'escorter les femmes quand elles vont en des lieux dangereux, faire les canots, et voilà tout; pour le reste ce sont les femmes qui le doivent faire.

Quand ils vont en voyage, et que leurs femmes vont avec eux, la femme nage dans le canot aussi bien que l'homme. En voilà assez dit des Algonquins.

Venons maintenant à une vie et des coutumes bien différentes qu'ont les nations de la langue Huronne, tels que sont tous les cantons des Iroquois. Ils sont sédentaires, comme j'ai déjà dit, et bâtissent des bourgades. Ce sont les hommes qui font les palissades et les cabanes, qu'ils font en forme de berceau, fort haut et large; couvert depuis le haut jusqu'au bas de grosse écorce de frêne ou d'orme : les meilleures de ces cabanes sont couvertes d'écorces de cèdre, mais elles sont plus rares.

Ils abattent du bois, et désertent pour faire des champs. Quand le bois en est brûlé, c'est aux femmes à les ensemen- cer; car ce sont les femmes qui font toutes les semences, cer-